

LITTÉRATURE GERMANIQUE.

BÜRGER.

Il y a quelque temps, lorsque nous étions encore en plein moyen-âge, les magasins de musique étalaient à leurs carreaux une magnifique lithographie. On y voyait, sur un coursier noir, un fier et terrible chevalier, armé de toutes pièces, casque en tête et visière baissée, tenant dans ses bras une belle chatelaine, aux cheveux agités par le vent : le tout très fantastiquement flanqué d'un clair de lune, de remparts, de tourelles et de créneaux, et sentant son douzième ou onzième siècle pour le moins. Au bas de cette lithographie on lisait : *Lenore, ballade*. C'était pour vous dire qu'il s'agissait de la belle ballade de Bürger, et que les deux personnages, chevauchant de concert à l'heure de minuit, étaient l'un Wilhelm, le fiancé-fantôme, l'autre Lenore, la fidèle pleureuse. Il n'en fallait pas moins. Car, de toutes les bévues grotesques qu'engendra la belle passion du *gothique*, cette façon de figurer le poème de Bürger, n'est pas la moins amusante. Le plaisant anachronisme qui s'y trouve peut donner une idée de la manière dont on a compris ce qu'on chantait.

J'avais presque oublié cette bonne charge de l'industrie musicale qui mettrait le diable à la place de l'archange si cela lui faisait mieux vendre ses romances, lorsqu'un jour, en visitant la galerie de peinture du Luxembourg, je retrouve mon Wilhelm du magasin de Schlesinger, mais embelli, enluminé, rayonnant de

moyen-âge et de chevalerie. Sur un fond de bleu de cobalt se détachent deux figures ou plutôt trois figures : un homme, une jeune et belle femme, et un cheval qui les porte tous deux : de la visière qui cache les traits de l'homme, tout bardé de fer comme un chevalier du temps de Saint-Louis, s'échappent des traits de feu ; le cheval chasse de ses narines d'énormes bouffées bleuâtres comme l'alcool enflammé ; de petites langues de feu voltigent autour des deux amans, et le cortège des esprits infernaux complète ce formidable tableau. Le gouvernement a fait l'acquisition de ce chef-d'œuvre en 1831, je crois.

C'est fort bien, il faut encourager les œuvres d'art, notamment quand elles savent si ingénieusement s'adapter à leur sujet, Je voudrais bien savoir quel est ici le génie créateur, quel est le talent imitateur ? Est-ce le peintre qui a copié le lithographe ? ou est-ce le lithographe qui a marché sur la trace du peintre ?

Quoi qu'il en soit, que diraient nos amateurs de la célèbre ballade, si je leur représentais les deux amoureux tels que je les ai vus sur la scène allemande, dans un drame de Holtey. Un jeune homme, fils d'un gentilhomme retiré à la campagne, d'abord en costume bourgeois, puis en uniforme de hussard prussien, pantalon collant, bottes à revers, une queue, des tresses sur les tempes et le dolman sur l'épaule : voilà pour Wilhelm.

Lenore est la fille du *pastor loci*. Le jeune seigneur tombe amoureux d'elle ; le père, en hautain gentillâtre campagnard, ne voulant point consentir au mariage de son fils, celui-ci se fait soldat. La toilette de Lenore est ce qu'il y a de plus simple : une robe blanche, parure modeste d'une jeune fille innocente, aimante et bientôt désespérée.

La pièce de Holtey est mauvaise, comme de raison.

Il n'est point donné à la fiction dramatique de saisir et de représenter l'apparition vaporeuse de Wilhelm et l'enlèvement volontaire de Lenore, avec laquelle il franchit, dans l'espace d'une heure à peine, une distance de plusieurs centaines de lieues. Mais au moins les caractères des personnes et leurs costumes sont-ils fidèlement reproduits, tels que le poète les entendait. C'était facile d'ailleurs. Wilhelm, dit le premier couplet de la ballade, était allé, avec l'armée du roi Frédéric, à la bataille de Prague, où il fut tué, car depuis ce jour il n'a plus donné de ses nouvelles. Or, la bataille de Prague a eu lieu le 6 mai 1757, pendant la guerre de sept ans. La guerre terminée, en 1763, l'armée rentra dans ses foyers. C'est à cette époque que Bürger a placé l'apparition du spectre.

Lenore est un modèle achevé de ballade, elle est le chef-d'œuvre de Bürger. Peu de morceaux de poésie isolée ont fait une sensation aussi profonde chez le public allemand. D'abord elle étonna, parce que la ballade, avant Bürger, même sur le terrain germanique, si favorable à ce genre de poésie, n'était point ou presque point cultivée ; mais bientôt cet étonnement se changea en un véritable enthousiasme qui dure encore, et qui durera toujours, tant que le goût national allemand ne sera pas changé de fond en comble. M. W. A. Schlegel dit, en parlant de Lenore : « Bürger n'aurait rien écrit que cette ballade, qu'elle lui assurerait l'immortalité ; elle sera toujours le plus beau joyau de Bürger, l'anneau précieux par lequel il s'est fiancé pour toujours avec la poésie populaire, comme le doge de Venise avec la mer. »

Cette appréciation est juste, l'éloge mérité. Il est impossible de posséder plus absolument son sujet, de le maîtriser avec plus de supériorité, et à la fois avec plus de simplicité. La première partie du poème nous dé-

crit les angoisses d'un cœur aimant et abandonné, perdant peu à peu tout espoir, et se livrant au blasphème envers Dieu et les hommes. Lenore se maudit, elle maudit tout ce qui l'entoure. En vain la mère la console-t-elle en lui promettant la béatitude éternelle en dédommagement de la félicité d'ici-bas, qui paraît lui échapper. Lenore n'entend rien et ne veut rien entendre. Il n'y a qu'un ciel pour elle, c'est dans les bras de Wilhelm ; c'est lui qu'elle appelle, ou bien la mort ! Elle sera exaucée, l'un et l'autre paraîtront. A onze heures de la nuit, Wilhelm frappe à la porte de Lenore ; il la prend dans ses bras ; il la porte sur son cheval et l'emmène dans son appartement nuptial : « tranquille, frais et petit, composé de six grandes planches et deux petites, » en attachant à ses talons, dans un tourbillon fantasmagorique, toute la bande des esprits, fantômes, spectres et revenans, que l'heure de minuit fait sortir de leurs tombeaux, et qu'il rencontre dans sa course rapide. Enfin ils arrivent. Le terme du voyage est un cimetière ; le lit nuptial, un cercueil ; le fiancé, le squelette décharné de Wilhelm ; la péripétie du drame, la mort de Lenore qui expire devant cette horrible réalité ! A côté du caractère fantastique qui règne dans ce morceau, et qui en accuse la source nationale, une beauté hors ligne, c'est la pureté de la langue et de la versification, triomphe suprême de Bürger. J'ignore si la traduction française a rendu fidèlement toutes les beautés de Lenore ; j'en doute. J'avoue que je n'ai point eu le courage de lire cette traduction ; j'aurais craint de rencontrer une belle œuvre *arrangée*, c'est-à-dire impitoyablement défigurée et transformée en parodie, comme cela est arrivé à plus d'un chef-d'œuvre de Schiller et de Goethe, sous des mains inhabiles.

Les Anglais ne furent pas les derniers à lire, à admirer et à traduire Lenore. Déjà, en 1796, il en exis-

taient quatre traductions anglaises. Walter Scott en augmenta le nombre. Que les Anglais aient en même temps prétendu que Lenore était un poème anglais, et que Bürger le leur avait emprunté, cela devait être. Toutes les belles tragédies, toutes les belles ballades, allemandes ou françaises, sont empruntées aux Anglais, comme les bonnes comédies et les bons romans français sont pris des Espagnols. C'est convenu. Voyez plutôt Gil-Blas. Ce fut le *Monthly Magazine* du mois de septembre 1796 qui publia la grande découverte que Bürger avait puisé son poème dans un recueil de vieilles ballades, publié à Londres en 1723, où il se trouvait sous ce titre : *The Suffolk miracle, or a relation of a young man who a month after his death appeared to his sweetheart*. Il n'en est rien. Bürger n'a jamais connu d'anciennes ballades anglaises que les *Relicts of ancient english poetry*, etc., de Percy, où se trouve à la vérité un sujet ressemblant à celui de Lenore, mais traité d'une autre manière. Or le même sujet pouvait se retrouver en Angleterre ; la tradition d'amans qui sont apparus après leur mort à leurs fiancées, est une croyance répandue chez tous les peuples d'origine germanique, et qu'on rencontre en Suisse comme en Angleterre, en Allemagne comme en Danemark et en Norvège. Le plus grand mérite de Bürger n'est pas d'avoir inventé le sujet, mais de l'avoir su employer et encadrer d'une manière si admirable dans sa ballade. L'esquisse de la vie de ce poète populaire nous apprendra mieux comment et où il a trouvé les élémens de son chef-d'œuvre.

Bürger se sentait dès sa première jeunesse un penchant prononcé pour la solitude et le fantastique ; il recherchait les frissons voluptueux au clair de la lune et dans l'aspect des figures vagues et incertaines qui s'y meuvent. Il détestait la grammaire latine, et au bout de

deux ans il n'avait pas encore appris à décliner *mensa*, mais en revanche il dévorait la Bible, et, à l'âge de dix ans, il savait par cœur presque tout le livre de cantiques. Sa lecture favorite était les psaumes, et par dessus tout l'Apocalypse ; son délice, le choral de Luther : *Eine feste Burg ist unser Gott*, que Meyerbeer a si ingénieusement placé dans les *Huguenots*, et qui, grâce à ce chef d'œuvre, deviendra populaire en France comme il l'est depuis des siècles en Allemagne. Notre poète s'escrimait à faire des vers, avant qu'il sût les principes élémentaires de la grammaire, et rien ne put refroidir cette ardeur exclusive. Pourtant le premier succès qu'il obtint, aurait dû lui être d'un présage funeste pour sa carrière poétique.

Etant collégien, il exerça sa verve caustique dans une épigramme sur la bourse à cheveux d'un de ses condisciples. Il paraît que l'épigramme était bonne, car le propriétaire de la bourse chercha querelle à Bürger ; une lutte s'engagea et le recteur paya le pauvre satyrique d'une correction si brutale qu'il en porta plainte et obtint une espèce de réparation. Bürger avait le caractère indépendant, léger, frondeur, l'humeur gaie et évaltonnée ; il aimait les plaisirs et l'amour, d'où son grand-père conclut très judicieusement qu'il ferait un excellent prêtre. Le jeune homme a beau s'en défendre, le grand-père insiste, et Bürger va à l'université de Halle où il rit, chante, s'amuse et laisse percer les premières étincelles de cette verve qui le destinait à être le poète populaire par excellence. Quant à la théologie, il n'y pense pas. Le grand-père, en courroux, rappelle son petit fils dissipé ; il le questionne, il l'examine. Bürger lui proteste de son amour pour la poésie et les belles-lettres, c'est là la carrière qui lui convient, c'est le chemin qui le conduira à l'honneur et à la gloire. Le grand-père, avec un discernement plus

ingénieux encore que la première fois, l'envoie à Gœttingue pour se faire juriste. « Tu seras juge ou avocat. » Rien de plus propice aux idées larges et universelles, rien de plus poétique que la robe. » Bürger va à Gœttingue : il y chante, rit, s'amuse ; mais en fait de lois et de procédure il n'en a jamais compris d'autres que celles du rythme et de l'euphonie. Décidément, c'était une tête brûlée, un enfant prodigue ; le grand-père l'abandonne à son sort. Pauvre poète ! toute son ardeur généreuse, tous ses efforts nobles, tous ses projets grandioses échouèrent devant le besoin matériel de la vie et une gêne mortifiante qui commença alors pour ne plus le quitter jusqu'à sa mort.

Pendant son séjour à Gœttingue, il fit la connaissance de Boié, de Biester, de Sprengel, du poète lyrique Hœlty, de Miller, des comtes de Stollberg, tous deux poètes, et de plusieurs autres hommes dont l'histoire littéraire d'Allemagne a conservé un souvenir plus ou moins distingué. Dans le cercle de ces amis, il se livra à l'étude des auteurs classiques et modernes de la France, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Angleterre. Shakspeare fut la divinité inspiratrice de ce club, qui lui vouait un culte pieux et durable. Bientôt Bürger dut céder à la nécessité de vivre et accepter un chétif emploi judiciaire dans une petite principauté des environs. Le voilà donc éloigné de ses amis, enterré dans un pauvre village, le cœur gonflé de son Dieu et la tête torturée par la tyrannie mesquine de toute heure, de toute minute, de son ennuyeux ministère.

Dans cette solitude, son ancienne disposition pour le fantastique, nourrie par la lecture assidue de Percy, se réveilla avec une nouvelle force. De tout temps il aimait les histoires de revenans et de fantômes, et dans certains momens il n'était pas très éloigné d'y croire. Selon lui, la nature de l'homme le porte à une certaine

superstition que la philosophie peut bien combattre, mais jamais détruire complètement. Il avait des pressentimens, et ses oracles qu'il consultait à la manière de Rousseau, en jetant une pierre après un arbre, et en augurant le bien ou le mal, selon le plus ou le moins d'habileté avec laquelle il atteignait le but.

Un jour, dans une de ses promenades agrestes et nocturnes, il fut arrêté par la voix d'une jeune fille qui chantait au clair de la lune :

Der mond, der scheint so helle,
Die todten reiten schnelle,
Feins liebchen, graut dir nicht?

« La lune est si claire — les morts vont vite — douce amie n'as-tu pas peur ? »

Ces paroles, sorties d'un gosier pur, prononcées d'un ton moitié mélancolique, moitié sépulcral, lui revenaient jour et nuit. Il ne fallut pas davantage pour exciter dans sa tête une longue fermentation. Il pensait que ces paroles abruptes devaient appartenir à quelque chanson populaire, et il s'en informa partout, mais sans succès. Enfin, son imagination enflammée lui révélant le sujet qu'il cherchait, il créa la ballade que vous savez. Voilà comment Bürger a raconté plus d'une fois à ses amis l'origine de *Lenore*, et il n'y a nulle raison pour ne pas l'en croire.

Le poème terminé, Bürger accourt à Gœttingue, rassemble ses amis au cercle poétique, et récite lui-même son œuvre. Grande fut l'admiration quand il arriva à ce passage :

Rasch auf ein eisern Gitterthor
Gieng's mit verhängtem Zügel.
Mit schwanker gert ein Schlag davor
Zersprengte Schloss und Riegel.

« Promptement sur une porte grillée — ils s'élancent

bride abattue, — un coup de baguette pliante — en fait sauter verroux et serrure. »

Son auditoire était tellement absorbé dans une attention tendue et mêlée d'effroi, que le coup de baguette sur la porte de l'appartement, dont Bürger accompagna la lecture, fit tressaillir Frédéric de Stollberg sur sa chaise.

Le succès légitime devant un tribunal aussi compétent fut bientôt confirmé par la voix du peuple. Bürger se rappelait avec une douce satisfaction que peu de temps après la publication de *Lenore*, s'étant arrêté dans une auberge de village, il y entendit, à côté de sa chambre, le maître d'école faire la lecture à haute voix de la ballade à son auditoire rustique, qui en témoigna son admiration par les signes les plus expressifs.

Ce ne fut qu'un rayon de bonheur qui passa vite. Pour prendre définitivement le rang qui lui était préparé par cette entrée brillante, il aurait fallu quelque nouvelle et grande œuvre; pour créer cette œuvre, Bürger avait besoin de calme et d'une tranquillité parfaite, exempte de tous soins. Mais voilà que l'envie de se marier s'empare de lui. Il n'a pas suffisamment de quoi vivre pour lui seul. Ses minces appointemens s'en vont en grande partie en paiement des amendes et autres préjudices résultant des forclusions et déchéances que le juge encourt, tandis que le poète enfourche Pétrarque. Ses productions ne sont guère d'un rapport brillant, attendu que le libraire ne lui paie que 24 fr. par feuille. (Qu'en dites-vous, poètes malheureux du 19^e siècle !) C'est égal, il faut qu'il se marie. Un Allemand est toujours pressé de prendre femme. C'est son premier acte de présence dans la société; la question d'existence, pour lui, n'est que secondaire. Bürger fut cruellement puni de cette précipitation héréditaire. Au moment où il s'approcha de l'autel, il sentit avec une

certitude terrible qu'il n'aimait pas la femme à qui il allait s'unir pour la vie, mais que toute son affection appartenait à celle qui était à côté, la sœur de sa fiancée. Cependant le prêtre avait prononcé la formule sacramentelle : il se trouva marié. Il faut que cette passion, tant contraire aux lois écrites, ait été bien ardente, bien touchante, bien irrésistible, puisqu'elle arracha à son épouse le sacrifice le plus extraordinaire qu'une femme puisse accomplir. Elle consentit à n'être l'épouse de Bürger qu'en apparence, et devant le monde, tandis que Molly, sa sœur, à qui elle céda sa place, le devint réellement. Jugez quels chagrins, quelles contraintes, quelles humiliations incessantes un tel commerce dut entraîner.

Ce ne fut qu'après dix ans que la mort de son épouse légitime vint rompre son lien conjugal et lui permit de conduire à l'autel celle qu'il n'avait cessé d'idolâtrer pendant ce temps d'épreuve, celle qui lui inspira ses plus beaux vers, celle qui entoura et qui embellit son existence comme un ange tutélaire, sa Molly adorée. Hélas ! ce bonheur, dont on ne peut lire la description qu'en a faite Bürger, sans une profonde émotion, ne dura qu'un an. Molly mourut, et avec elle le dernier gage de bonheur de Bürger.

Vous l'avez vu théologien manqué, jurisconsulte ébauché, double époux, doublement malheureux. Si au moins il s'en fut tenu là. Un jour il forma le projet d'augmenter ses revenus en se faisant agriculteur. Précisément il avait reçu quelque argent de la succession de son père. Vite il loua une ferme dans les environs et s'y installa. Belle agriculture, ma foi. Pendant qu'il méditait sur la meilleure traduction de la colère d'Achille (il traduisait alors l'*Iliade*), les bœufs allaient à l'aventure, et la charrue se brisait sur les rochers. Tandis qu'il divinisait sa Molly dans un sonnet langou-

reux, le torrent emportait ses foins et détruisait sa moisson. A l'expiration de son bail, il avait mangé son héritage paternel, et il échappa à grand'peine à une plainte de négligence dans son emploi. Il en sortit victorieux pourtant, parce que le fond de son cœur avait toujours été honnête ; mais il ne se crut pas permis de garder plus long-temps sa place. Cela rappelle Lessing, qui eut l'idée de se faire libraire, imaginant que parce qu'il savait faire d'excellens livres, il en vendrait au moins avec un égal succès. Il fit si bien qu'au bout d'un an il déposa son bilan, et qu'il fallut toute la réputation du grand écrivain pour sauver celle du commerçant.

Il faut dire cependant que ce ne furent point les revers de fortune qui brisèrent le courage et l'élan moral de Bürger. La mort de sa Molly lui porta un coup mortel. Peut-être même cette douleur se fût-elle transformée avec le temps en une douce mélancolie, nullement incompatible avec l'inspiration et la verve poétiques. Mais au moment où son corps déjà affaibli et souffrant se traînait à travers une existence pénible, au moment où, après une longue attente, il avait obtenu le titre de professeur *extraordinaire* à l'université de Göttingue, toujours sans appointemens, une jeune femme de Stuttgart lui adressa des vers amoureux et lui offrit sa main. Bürger eut la faiblesse d'accepter ; il se remaria pour la troisième fois. Quelle déception ! Cette femme qui s'était présentée à lui, sous les apparences d'une âme poétique, d'un cœur honnête bien qu'extraordinaire, était une créature méprisante, digne tout au plus de figurer sur le tréteau d'un bateleur en plein vent, place qu'elle occupa en effet dans la suite, après la mort de Bürger, en débitant force vers de sa propre façon et de celle de Bürger, sous prétexte de déclamation.

Le malheureux poète ne résista pas à cette dernière

épreuve. Il eut à peine le temps de faire prononcer la dissolution d'une union qui le rendait ineffablement malheureux, puis il expira à l'âge de quarante-six ans. Et de quelle mort, grand Dieu ! Le chantre de *Lenore*, du *Chasseur infernal*, de l'*Homme brave*, de *Lenardo et Blandine*, de la *Fille du ministre de Faubenhain*, et de tant d'autres morceaux délicieux qui sont dans la bouche de la nation, vit ses derniers jours empoisonnés par le manque des objets de première nécessité. Il avait entrepris la traduction de l'*Iliade*, il ne put que mourir comme Homère ! Il voulait écrire la biographie de Jules-César, les souffrances et la misère l'en empêchèrent. Le poète favori du peuple, pour ne point mourir de faim, se vit réduit à faire des traductions d'ouvrages étrangers pour le compte d'un libraire étranger, qui les payait comme on paie les travaux de cette nature, c'est-à-dire comme un manœuvre. On peut s'en faire une idée en se rappelant les honoraires que Bürger retira de ses propres créations poétiques, aux plus beaux jours de sa gloire. Enfin, si le gouvernement d'Hanovre ne lui avait fait une aumône dans les derniers momens, il n'y aurait pas même eu de quoi payer les frais de son enterrement.

Il fut un moment dans la vie de Bürger où il s'adressa à Frédéric II de Prusse, en lui demandant une position digne de son talent, et qui lui permit de le développer et de le cultiver. L'ami de Voltaire était trop affairé à rimer de méchans vers français pour qu'il pût s'occuper de la poésie nationale. Il refusa. « Le pauvre roi n'avait point de place *vacante* » pour donner à Bürger ! Il dut en arriver ainsi, afin qu'il demeurât vrai, comme le dit le plus grand poète de l'Allemagne, Schiller, en parlant de la muse germanique, qui est fille du peuple et non des rois :

Von dem grössten deutschen Sohne,



Von des grossen Friedrichs Throne.
Ging sie schutzlos, ungeehrt.
Rühmend darfs der Deutsche sagen,
Höher darf das Herz ihm schlagen,
Selbst erschuf er sich den Werth.

(Du plus grand des fils de l'Allemagne, — Du trône de Frédéric-le-Grand — Elle fut renvoyée sans protection ni soutien. — L'Allemand peut le dire avec orgueil — Le cœur peut lui en battre plus fort. — A lui seul il créa son triomphe.)

Qu'on ne vienne pas nous objecter la protection tutélaire de la cour de Weimar, où vécut Charles-Auguste, sous le règne de Gœthe. C'est là une de ces niaiseries qui, à force d'être dites et redites, sont entrées dans le jargon littéraire des salons. Il suffit de la regarder en face pour la faire rentrer dans sa nullité.

SAVOYE.
